

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue

- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

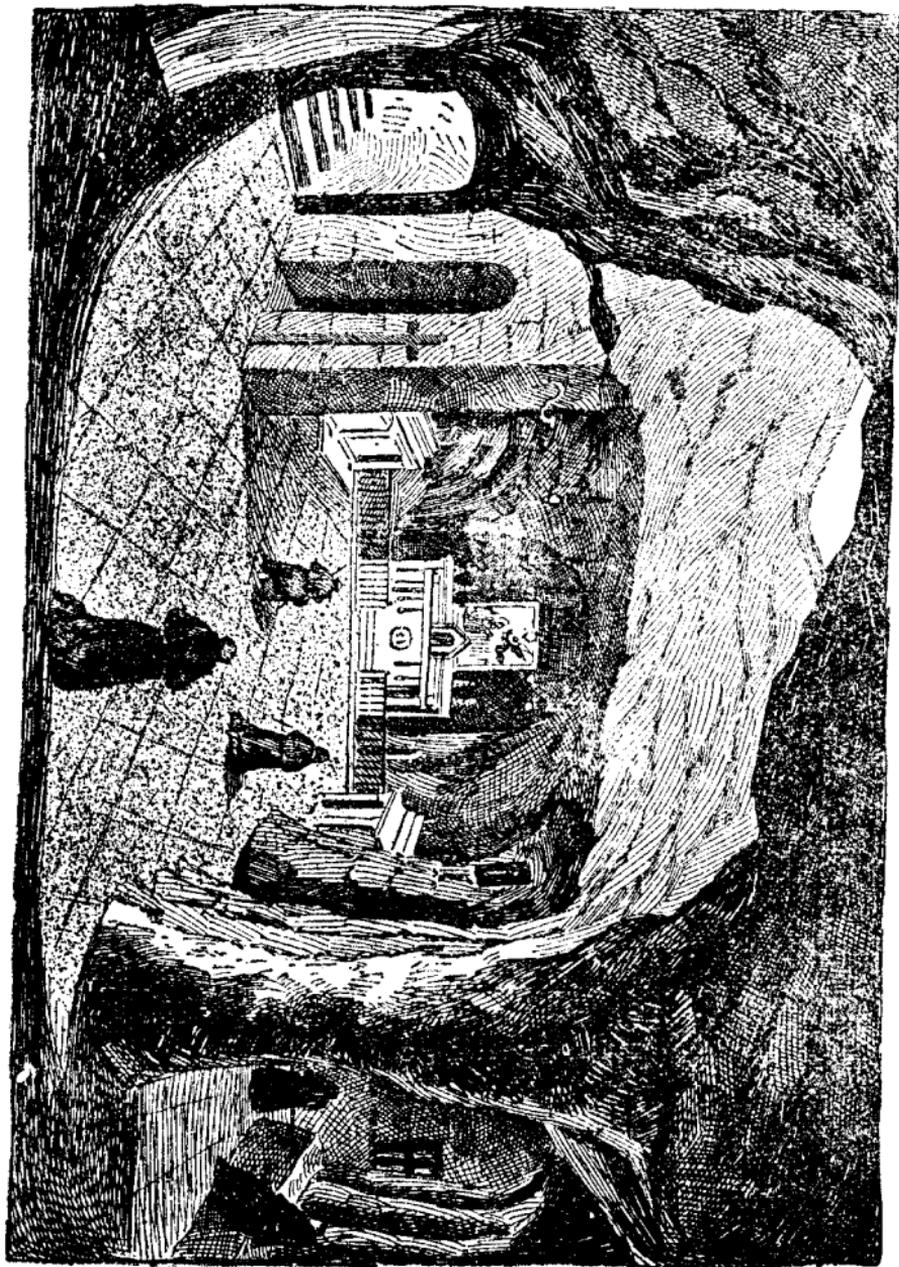
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES DU T.-S. ROSAIRE

LA SAINTE GROTTE DE L'AGONIE.



Une Heure de Garde en Gethsémani

Le Jardin de Gethsémani et la Sainte Grotte de l'Agonie se trouvent au fond de la Vallée de Josaphat, au-delà du Cédron, au pied du Mont des Oliviers.

Nous donnerons plus tard la Vue de toute la Sainte Montagne, avec une Description plus détaillée de tous les Endroits célèbres où les Pèlerins vont faire leur Prière. On se trouve là dans une région toute de merveilles.

La Sainte Grotte se trouve être l'endroit même, d'après la Tradition où Notre Seigneur eut sa douloureuse Agonie. Elle se trouve à un jet de pierre (un peu plus d'un *arpent*) de l'endroit où les Apôtres s'endormirent.

C'est là que durant le long espace de *dix années* nous avons souvent tenu Compagnie à Notre Divin Maître, l'âme remplie d'une inexprimable tristesse et méditant dans un silence saisissant (1) ces ineffables paroles du St-Evangile : " Mon Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi ; néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la vôtre..... Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières *prolixius orabat* ! Et il lui vint une sueur *comme des gouttes de sang* qui découlaient jusqu'à terre.....

Il se leva ensuite et vint vers ses disciples qu'il trouva endormis ; et il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible..... . "

Le souvenir du Cœur Agonisant de Jésus ne s'efface plus de l'âme du pèlerin qui avant de quitter la Terre Sainte a été faire son Heure de Garde à Gethsémani !

(1) Tous les pèlerins prêtres éprouvent ce saisissement lorsqu'ils vont de grand matin célébrer la sainte Messe dans cette Grotte, encore tout imprégnée de la sueur de sang de Notre Divin Maître.

LES ANNALES DU T.-S. ROSAIRE

Publication Mensuelle, rédigée en Collaboration

QUATRIÈME NUMÉRO.—AVRIL 1892.

I

La Vierge Marie, Reine du T. S. Rosaire

Bienfaits de l'Incarnation.

Luxe et profusions insensées. — Leur luxe (des Romains) et leurs profusions insensées passent tout ce qu'on peut en dire. Citons quelques exemples de simples particuliers : ils sont empruntés à l'auteur que nous suivons.

Cicéron, le modeste Cicéron avait une table de citronnier qui coûtait deux cent mille sesterces (cinq mille piastres.)

Le fameux Lucullus, outre ses jardins si célèbres, se plaisait à mettre du faste dans ses repas. Un simple souper pour trois convives, lui coûta un jour, deux cent mille sesterces.

Un autre romain, appelé Apicius, avait dépensé en bonne chère six cents millions de sesterces ! Voyant ses revenus diminuer, il s'empoisonna ! Voici quels furent après sa mort, ses titres de gloire : Apicius, inventeur de gâteaux (qui portaient son nom) chef d'une académie de gourmandise.....

A ce luxe de la table, les Romains joignaient celui de la toilette de des habillements. En cela les Matrones Romaines ne le cédaient point à d'autres.....

Les médecins ayant dit que des lotions avec du lait d'ânesse effacent les rides, rendent la peau plus douce et en entretiennent la fraîcheur, il y avait des femmes qui pour entretenir la beauté de leur visage, se lavaient *soixante dix fois* par jour (nombre scrupuleusement observé) avec ce cosmétique. Tout le monde sait que Poppée, si honteusement célèbre dans la vie de Néron menait ordinairement à sa suite, *cinq cents* ânesses, et se baignait dans leur lait, afin de se rendre la peau plus tendre.

Elles n'osaient pas plus sortir sans diamants qu'un consul sans la marque de sa dignité. " J'ai vu, dit Pline, et ce n'était pas dans une cérémonie publique, mais dans une de ces fêtes où l'on étale tout le luxe de l'opulence ; j'ai vu à un souper de fiançailles très-ordinaire, Lollia Paulina, toute couverte d'émeraudes et de perles : sa tête, ses oreilles, ses bras, ses doigts en étaient chargés. Il y en avait pour quarante millions de sesterces....."

Loin de réprimer ce luxe ruineux pour le riche, irritant pour le pauvre, les empereurs étaient les premiers à en donner l'exemple.

Caligula dépensa ainsi en moins d'une année deux milliards sept cents millions de sesterces. Varus donna un seul festin qui en coûta six millions. Héliogabale surpassa tous ses prédécesseurs. Il nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de corbeaux, de cervelles de faisans et de grives, d'œufs de perdrix et de tête de perroquets ; il donnait à ses chiens des foies de canards, à ses chevaux des raisins d'Apamène, à ses

lions, des perroquets et des faisans. Il avait lui, pour sa part, des talons de chameaux, des crêtes arrachées à des coqs vivants, des langues de paons et de rossignols, des pois bouillis avec des grains d'or, des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre, et du riz mêlé avec des perles.

En été, il donnait des repas dont les ornements changeaient chaque jour de couleur. Les lits de table, d'argent massif, étaient jonchés de roses, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses. Des lambris tournants lançaient des fleurs avec une telle profusion que les convives en étaient presque étouffés. Le nard et des parfums précieux alimentaient les lampes de ces festins qui comptaient jusqu'à vingt-deux services.

Son vêtement était une robe de soie, brodée de perles : il ne portait jamais deux fois la même chaussure, la même bague, la même tunique. Les coussins sur lesquels il couchait étaient enflés d'un duvet cueilli sous les ailes de perdrix. Sur des chars incrustés de pierres précieuses, il roulait sous des portiques semés de paillettes d'or !.....

Cruauté. — Le Colisée. — Tout le monde comprend aujourd'hui la signification de ce mot et éprouve les impressions que son seul souvenir réveille dans l'âme. A notre premier voyage à Rome, passant devant les immenses ruines de cet amphithéâtre, et pensant aux flots de sang humain dont il avait été inondé, nous éprouvâmes, nous aussi un grand serrement de cœur suivi d'une profonde tristesse !

Après avoir donné des détails sur la construction de l'édifice, l'auteur cité plus haut continue ainsi : A l'entrée était un autel sur lequel les Romains immolaient des victimes humaines avant de commencer les jeux.

Vers le milieu était la loge de l'Empereur ; lorsqu'il entrait au théâtre, tout le monde se levait et battait des mains. Les combattants (païens) rangés en ordre, défilaient devant sa loge, en disant avec une stupide résignation : César, ceux qui vont mourir, te saluent. (1)

A un signal donné, le combat commençait. Voir les hommes s'entre égorger pour son plaisir était pour ce peuple sanguinaire un spectacle tellement agréable, qu'on pouvait, en le lui promettant, tout obtenir de lui. Les personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang se repaissaient avec avidité de ces scènes d'horreur.... Ces victimes qu'on forçait de s'immoler ainsi pour le divertissement de la populace la plus objecte comme pour le plaisir de la société la plus raffinée, c'étaient tantôt d'infortunés prisonniers de guerre ; tantôt de pauvres esclaves, dont le seul crime était d'être esclave ; tantôt des enfants exposés à qui on avait conservé la vie pour la leur ravir dans ces lugubres combats.....

Ce spectacle n'était point particulier à la ville de Rome. Dans toute l'étendue de l'Empire il y avait des amphithéâtres. C'est par millions qu'il faut compter les victimes de ces jeux cruels..." Satan, cet auteur de tout mal, qui poussait les hommes à ces scènes d'horreur, l'histoire nous le montre (et le cœur en frémit) les continuant à travers tous les âges et jusqu'à nos jours, chez tous les peuples idolâtres. Oui, partout il fallu des victimes humaines ; et les foules s'empressaient d'assister à ces horribles sacrifices.

Il y a relativement peu d'années encore, dans la grande ville du Caire (en Egypte) en signe de réjouissance, chaque année, lorsqu'on ouvrait le canal qui conduit les eaux du Nil à travers cette cité musulmane,

(1) Plus tard, nos martyrs tenaient un autre langage !

on jetait vivante, dans le fleuve, une jeune fille, choisie comme victime humaine et toute la ville accourait pour assister à ce spectacle. Nous avons été témoin nous-même, dans cette même ville, d'une cérémonie affreuse, et que la méchanceté du démon seule a pu inventer, la cérémonie du *piétinement* au retour de la Mecque : nous en parlerons plus loin, en rappelant quelques autres traits de l'histoire des musulmans.

La ville de Trêves, vient de donner un spectacle peut-être sans précédent, en son genre, dans les Annales de l'Eglise : dix-neuf cent mille pèlerins sont allés là pour vénérer avec amour la *Sainte Robe*, cette relique insigne de notre divin Maître.

Le démon, ce singe de la divinité, fit faire autrefois un pèlerinage, *sans égal*, ici en Amérique. Travaillant à Paris, dans la vaste Bibliothèque Nationale à l'histoire de nos anciennes Missions au Canada, je découvris un jour parmi ces deux millions de volumes, une grande collection de documents inédits sur le sud de l'Amérique. Nos pères avaient ouvert une grande Mission à Mexico.

Le démon, comme ailleurs, régnait en souverain, dans tout le Mexique. Or, à Mexico, les ministres inhumains de ces divinités cruelles annoncèrent un jour avec grande solennité, un immense sacrifice de victimes humaines !

Huit millions d'hommes accoururent à ce spectacle.

“ Chez les Romains, les festins particuliers étaient rehaussés par ce plaisir du sang. Quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs. La salle retentissait d'applaudissements lorsqu'un des combattants tombait mort, noyé dans son sang.

Cette cruauté de Rome païenne, se manifestait en bien d'autres manières. Dans cette vieille société, qui ne connaissait d'autre règle que le droit du plus fort, l'être faible était partout opprimé.

Vous, jeunes personnes, épouses, mères chrétiennes, et vous aussi, chers petits enfants, ah ! n'oubliez donc jamais tout ce que vous devez à votre divine Bienfaitrice, la douce Reine du Rosaire, pour son consentement donné au message de l'Ange dans le *premier Mystère* !

La femme.— Quel était donc, chez les Romains, le sort de la femme ? Je n'ose le dire : on croit que je calomnie le genre humain. Et cependant, l'histoire est là, écrite avec de la boie, pour attester l'horrible avalissement de la femme païenne. Naisant esclave de son père qui pouvait la tuer ou la vendre et qui souvent usait de son droit, la fille païenne, était enfin vendue à celui qui en offrait le plus haut prix. Ne croyez pas qu'en devenant l'épouse de l'homme elle devînt sa noble compagne : elle restait son esclave, elle devenait sa propriété, elle perdait jusqu'à son nom. Chaque jour exposée aux caprices et à la brutalité de son nouveau maître, vendue, flétrie, elle se trouvait trop heureuse si elle n'était pas enfin délaissée et abandonnée à l'opprobre et à la misère ! Telle était la jeune fille, l'épouse, la mère dans le Paganisme. Telle nous la voyons encore aujourd'hui, surtout en Orient, chez les peuples infidèles.

De la femme descendons à l'enfant.

L'Enfant.— L'enfant ! le petit enfant ! à ce nom, tout ce qu'il y a de tendresse dans notre cœur chrétien se réveille et un religieux respect s'empare de notre âme : les soins empressés et les douces caresses sont prodiguées à l'être chéri qui porte ce nom.

Les lois Romaines, presque en règle générale, permettaient, chose horrible, le meurtre de l'enfant avant ou après sa naissance. Au meurtre succédait l'exposition non-seulement permise par la loi, mais même, en certains cas rendue obligatoire ! Une autre loi permettait au père de tuer ses enfants ; une autre de les vendre, de les racheter et de les revendre jusqu'à trois fois. Enfin : l'enfant était une victime choisie que l'on immolait, qu'on égorgait, qu'on brûlait en dansant et en chantant à l'honneur de divinités monstrueuses !

Les esclaves.—Mais si les pères traitaient ainsi leurs enfants, quel devait être le sort des esclaves ? qu'était-ce donc que l'esclave ? Le texte des lois va nous l'apprendre. Suivant l'ignoble expression de la législation d'alors, l'esclave était *une chose* estimable à prix d'argent et qui devenait réellement l'objet d'un trafic indigne. Les conditions de la vente des créatures humaines étaient réglées comme celles des bestiaux !

Le maître avait droit de vie et de mort sur l'esclave. Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir : un vase était-il brisé, ordre était donné aussitôt de saisir le serviteur maladroit, et de le jeter dans l'étang pour y devenir la pâture des murènes et des autres poissons voraces. Les esclaves vieux ou malades étaient souvent ou abandonnés, ou assommés comme des animaux qu'on méprise. Les esclaves laboureurs recevaient sur le front la marque d'un fer rouge, et après avoir été excités au travail durant tout le jour à grands coups de fouet, ils passaient la nuit, enchaînés dans des souterrains où ils ne recevaient l'air que par une étroite lucarne, et où par une dérision amère on leur donnait un peu de sel pour toute nourriture.

Et quel était le nombre de ces êtres infortunés dont le seul souvenir vient encore, à travers dix-huit siècles,

attrister douloureusement notre âme ? Dans le vaste Empire romain, à la venue du Sauveur du monde il n'y avait pas un dixième d'hommes libres : il y avait plus de cent millions d'esclaves ! (1)

Oh ! que nous devons donc, nous, heureux enfants de l'Eglise catholique remercier la sainte Vierge et Jésus-Christ son divin Fils, pour l'ineffable bienfait du Christianisme.

(à Suivre.)

II

Les Sanctuaires du T. S. Rosaire

La Santa Casa.

Nicolas Frangipane était alors Seigneur de Tersatz et gouverneur des trois provinces de Dalmatie, d'Illyrie et de Croatie. Par ses ordres, quatre notables de la ville partirent en Terre Sainte ; ils se rendirent à Nazareth, et là, ils trouvèrent les fondements de la Sainte Maison, correspondant, avec la plus rigoureuse exactitude, aux proportions des murailles de leur riche trésor : ils en dressèrent, à leur retour, le Procès-Verbal authentique qui fut déposé aux Archives de Tersatz.

L'allégresse générale était à son comble : elle allait bientôt se changer en deuil. Moins de trois ans après son arrivée, la Sainte Maison chercha une autre patrie. Pourquoi ? On l'ignore. Cette nouvelle translation est restée cachée dans les secrets desseins de la Providence.

(1) Compris le sexe faible et les enfants.

Le 10 Décembre 1294, au milieu de la nuit, une vive clarté, venant du ciel, frappa les regards d'un bon nombre de personnes sur le littoral opposé de l'Adriatique : ils entendirent une mélodie suave, et virent au milieu d'une lumière resplendissante, une maison portée, à travers les espaces, par des Esprits célestes qui la déposèrent au milieu d'un bois. Les arbres, par respect, se courbèrent sur son passage ; trois ans plus tard, un saint ermite assure les avoir trouvés encore dans cette attitude respectueuse, et la légende ajoute, qu'après trois siècles, quelques-uns persistaient toujours à demeurer inclinés, en témoignage de ce grand prodige.

La Sainte Maison se trouvait sur le territoire de Recanati, à cinq milles de la cité : les fidèles commençaient à accourir de toutes parts comme en Dalmatie : le démon en fut jaloux. Des brigands, enhardis par la solitude du lieu, guettaient, dans l'obscurité du bois les pèlerins isolés, et les dévalisaient. La douce Reine des Cieux ne pouvant tolérer un tel désordre, ordonna aux anges, ses ministres toujours fidèles, d'enlever sa Sainte Maison, une troisième fois et de la mettre en lieu plus sûr. Ils l'enlevèrent donc de la forêt, après huit mois de séjour, et la transportèrent, seulement à un mille de là, sur une colline découverte, appartenant à deux frères de la noble famille de Antiquis, près de la route qui mène de Recanati à la mer.

Les riches offrandes des pèlerins éveillèrent dans le cœur de ces deux frères, bien unis auparavant, des sentiments de cupidité, mère des dissensions et des violences. Leur conduite troubla les fidèles et déplut à la Madone, qui coupa court au scandale, en ordonnant aux anges d'enlever une quatrième fois son Sanctuaire et de le placer à une petite distance de là, en dehors du terrain

de ces frères malavisés, au beau milieu de la grand'-route, où il se trouve encore : c'était le 10 décembre 1295. Une nouvelle députation de seize des plus notables de la province se rendit à Nazareth : après un examen rigoureux, la Sainte Maison fut déclarée parfaitement authentique : leur retour fut un véritable triomphe.

Les magistrats de Recanati, dans leur joie reconnaissante, voulurent faire preuve de prévenante sollicitude vis-à-vis de leur nouvelle et noble Hôtesse. La sainte Maison repose sur un sol inégal et elle y repose sans fondements : cela leur inspire des craintes : ils veulent lui donner un appui et un appui solide : c'est pourquoi ils l'ont maçonné tout autour, une épaisse muraille. La sainte Vierge ne voulut point pour son Sanctuaire de cette précaution inutile. Les vieux murs repoussèrent les nouveaux, au point qu'une personne de mince taille aurait pu passer librement entre les uns et les autres ; et c'est là peut-être ce qui a donné lieu à la singulière méprise de quelques auteurs qui ont écrit, évidemment, sans avoir visité la *Santa-Casa*, que l'on voit encore aujourd'hui, très-distinctement la lueur d'une lumière à l'intérieur, lorsqu'on se trouve entre les murs et les bas-reliefs.

(à suivre)

III

Reliques Insignes

La Tunique sans couture de Notre Seigneur

Nous reproduisons presque textuellement, mais en l'abrégeant le beau travail de M. Guérin sur la sainte Tunique de N. S. J.-C.

Avant de commencer cette touchante histoire, nous voulons exposer ici la liste des principales Reliques dont nous donnerons, s'il plait à Dieu, la description dans les Annales.

Ainsi nos abonnés trouveront dans cette modeste publication tout ce que les savants vont chercher dans de grands et dispendieux ouvrages.

1. La Tunique sans couture d'Argenteuil.
2. La Ste Robe de Trêves.
3. Les différents Saires de Turin, de Besançon, de Cadouin.....
4. Les différentes Véroniques.

Les Vêtements de la Sainte Vierge.

1. La Ste-Robe d'Aix-la Chapelle.
 2. Les différents voiles, à Rome, à Assise, à Chartres.
 3. Les Ceintures, à Aix-la Chapelle, en France, en Italie.
 4. Son Anneau (si célèbre dans l'histoire) à Perouse.
- Viendront ensuite les Instruments de la Passion : la Vraie Croix — les Clous — les Epines — la Lance — le Roseau — l'Eponge, etc.

Les Annales du T. S. Rosaire, dans leur TROISIÈME PARTIE offriront donc ainsi un traité complet des Reliques Insignes de Notre Seigneur et de sa divine Mère !

Intérieur de Nazareth

Tout ce qu'avaient prédit les Prophètes, allait recevoir son accomplissement. Le Rédempteur promis était né, et le monde allait être racheté..... Un touchant et sublime spectacle était offert aux hommes dans une petite ville de la Galilée. Une douce Vierge avec son saint Epoux et son Fils que les nations avaient désiré, qui avait été célébré en termes magnifiques par les Ecrivains inspirés du peuple élu, et que les Anges avaient salué à sa naissance, habitait à Nazareth une humble maison, qui devait être aussi plus tard l'objet de la vénération et de l'amour des générations à venir.

Là, cette sainte famille, qu'on a si bien appelée la *Trinité de la terre*, servait le Seigneur dans le calme et dans la paix. Joseph travaillait pour gagner l'existence commune : Marie soignait l'intérieur, et Jésus enfant, croissant en âge et en grâce, obéissait à son père et à sa mère.

Qui pourrait redire tout ce qui se passait dans ce sanctuaire, l'objet des complaisances du Très-Haut ? Qui pourrait répéter les entretiens de la sainte Famille, et les discours de cet Enfant divin, paroles ineffables dont ses parents étaient avides et qu'ils aimaient à repasser dans leurs cœurs ? Qui pourrait peindre cette union céleste entre l'auguste Vierge et son chaste époux, entre ces deux parfaites créatures et leur Créateur, habitant sous leur toit ? Nulle langue humaine n'a reçu le don de raconter ces merveilles : elles sont encore cachées dans les secrets divins. Heureux les cœurs purs, parce qu'il leur sera donné de les contempler un jour !

Cependant, en attendant cet heureux jour où les élus de Dieu verront toutes choses à découvert, ne pouvons-

nous pas, avec un cœur aimant, avec une foi vive et simple, avec une piété tendre, envers la plus douce et la plus aimable des mères, ne pouvons-nous pas, en quelque sorte, pénétrer dans cette demeure sacrée et nous représenter l'humble Vierge dans ses oraisons sublimes, dans ses prières ferventes, dans ses occupations habituelles ?

Nous le pouvons, pieux enfants de Marie, zélés propagateurs du T. S. Rosaire : il est donné à l'âme chrétienne d'entrevoir les choses du ciel ; et, à cette pensée, nos cœurs tressaillent de bonheur et d'espérance.

Entrons dans la maison de Nazareth.

Nous voyons le divin Enfant obéir à Marie et lui être tellement soumis que saint Bernard voit dans cette conduite du Fils la haute dignité de la Mère : " Admirez davantage, dit ce grand Docteur, celle que vous voudrez de ces deux choses, ou l'étonnante humilité du Fils, ou l'éminente dignité de la Mère. Pour moi, l'une et l'autre m'étonnent et sont à mes yeux de grands miracles. Qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité sans exemple : qu'une femme commande à un Dieu, c'est une dignité si sublime qu'on ne peut pas en imaginer de semblable. Mais Marie, l'humble Marie, ne songe pas à cette dignité, et son autorité est pleine de respect, car elle sait que son Fils est son Dieu. Elle l'environne de tendresse et lui prodigue tous ses soins.

Elle passe son temps entre la prière, la méditation et le travail ; et même au milieu de ses occupations elle se livre à une oraison continuelle. Elle est véritablement la femme forte dont parle Salomon, et on ne peut douter que ce sage n'ait eu devant les yeux cette divine Vierge, lorsqu'il traçait le portrait de cette femme vertueuse qui se lève de grand matin pour louer et bénir Dieu ; qui s'est pourvue de laine et de lin, afin de les tisser

d'une main industrieuse ; qui veille sans cesse, et qui jamais n'est rebutée par les travaux les plus fatigants

Ainsi agissait la très sainte Vierge ; et c'est au doux souvenir de ces vertus cachées en Dieu, que nous l'honorons sous l'un de ses plus beaux titres : *Notre Dame d'Humilité* C'est la première fleur à cueillir, dans notre visite à Nazareth, pour l'insérer dans sa royale couronne du Rosaire !

La pieuse Tradition qui nous rapporte que Marie a tissé elle-même la *Tunique sans couture* est donc respectable. Comment, en effet, l'humble Vierge qui s'occupait avec tant de tendresse et de sollicitude de tout ce qui concernait la vie temporelle du Sauveur, ne lui aurait-elle point fait cette Tunique qui devait couvrir ses membres sacrés ! Pouvait-elle négliger ce soin principal d'une bonne mère ? Une mère peut-elle ne pas habiller son fils ? Et n'est-elle pas heureuse de travailler elle-même à ses vêtements ? Ce sont là ses occupations les plus douces. Et quelle mère peut être comparée à la Mère du bel amour.....

Toute l'antiquité sacrée nous montre que c'étaient les femmes qui faisaient les étoffes et la toile de leurs propres habits, de ceux de leurs maris et de leurs enfants. Le même usage se rencontre dans l'antiquité profane. Les commentateurs de nos Saints Livres, et tous les historiens en rapportent des preuves convaincantes.....

La sainte Tunique, a-t-elle été tissée au *métier*, par la sainte Vierge ? Les interprètes sont partagés sur ce point.....La tunique du grand prêtre, dont Moïse et les historiens profanes nous donnent la description, avait été certainement faite au *métier*. Elle était sans couture, couvrait tout le corps, et n'avait qu'une ouverture en haut, pour passer la tête. L'Évangéliste saint

Jean, semble aussi précis que Moïse, lorsqu'il dit, en parlant de la sainte Tunique du divin Sauveur : la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas : *Tunica erat inconsutilis, desuper contexta per totum.*—(Jo. C. XIX.).....

Ces paroles, avec leur signification nous restent ineffablement gravées dans la mémoire et dans notre cœur, pour les avoir entendues durant *dix ans*, chaque année, dans le chant plaintif de l'Évangile, le grand jour à Jérusalem, du Vendredi Saint, au pied de la Croix sur la sainte Montagne du Calvaire !

Les pieux Fidèles sont saintement curieux de savoir de quelle matière et de quelle forme était la *sainte Tunique*, et si Notre Seigneur avait eu plusieurs vêtements ?

Pour répondre à ces questions, continue l'historien de la sainte Tunique, il est nécessaire de voir quel était l'usage, touchant les vêtements, chez les Hébreux.

Tous les commentateurs s'accordent à dire que les Hébreux n'avaient communément pour habits que la *tunique*, nommé en hébreu : *chetonet* et le manteau appelé *méhil* mais il y avait une autre espèce de tunique dont nous parlerons tout à l'heure. Ordinairement la tunique était de lin ou de coton ; nous ne doutons pas qu'on n'employât aussi la laine pour ces habits. Les tuniques étaient sans couture et faites au métier. Elles n'avaient aucune ouverture ni sur la poitrine ni sur les côtés, mais seulement au haut, pour passer la tête. Telle était la tunique du grand prêtre dont nous venons de parler : telles étaient aussi celles des prêtres, dont il est écrit au livre de l'Exode. « vous ferez en haut une ouverture au milieu pour passer la tête, et autour de cette ouverture un bord tissé, comme on a coutume de

le faire aux extrémités des vêtements, de peur qu'ils ne se rompent.....

Le *manteau* était d'étoffe et d'une seule pièce non taillée. Pour distinguer les Israélites des autres peuples, le Seigneur leur avait ordonné de porter aux quatre coins de leurs manteaux des houppes, ou franges de couleur hyacinthe, ou bleu céleste, et une bordure ou galon sur les bords du même habit.

Outre ces deux vêtements, il est fait mention dans l'Écriture d'une autre tunique ou robe traînante..... L'usage était de garder cette tunique ou robe traînante et sans ceinture, dans la maison..... Si tels étaient les usages pour l'habillement chez les Hébreux, il est certain que Notre Seigneur Jésus-Christ, lui qui était venu pour accomplir toute la loi, dut se conformer aux coutumes établies par la loi de Moïse elle-même.

De même donc que les enfants d'Israël, Notre Seigneur avait une tunique, une robe et un manteau. Etant sur le point de laver les pieds à ses apôtres, cet adorable Sauveur quitte ses vêtements, et ceint sa tunique avec un linge. Et lorsqu'il est attaché à la Croix, les soldats partagent ses vêtements, excepté la tunique. Cette sainte tunique était de laine et d'une couleur brune, selon l'usage des plus pauvres d'entre les enfants d'Israël, comme le témoignent plusieurs Pères de l'Église.

(A suivre)

IV

FAVEURS OBTENUES

Le Pont de glace.—Les feux du nord.

Lorsque nous atteignîmes le dernier fragment de vieille glace, nous étions encore à cinq ou six arpents du vieux bordage sud. Là il n'y avait que de la neige.

J'eus peur d'en avertir mes hommes. Dieu permit que je ne visse pas le danger où nous nous trouvions tous. Mes deux premiers s'aperçurent qu'en prenant une diagonale, ils pourraient trouver un endroit où le vent avait fait défeiler l'eau sur la neige, et lui avait donné ainsi un peu plus de consistance. Nous parvîmes enfin à la rive sud. La traverse était effectuée. Il fallait maintenant baliser ce passage, et essayer d'y établir un pont de glace solide. Quand Flavien Bourassa fut parvenu à la diagonale sus dite, il était nuit : il avançait, se traînant sur ses genoux, à tâtons, cherchant un carreau de glace qui pût le porter : à côté de lui, il enfonçait sa main à travers la neige jusqu'au gouffre qu'il entendait gronder au-dessous de lui. Et c'est là, sur cet abîme que soixante à quatre-vingts hommes ont travaillé jusqu'à onze heures de la nuit, dans les ténèbres, car le peu de fanaux qu'ils possédaient étaient bien insuffisants pour les éclairer. Ils arrosèrent la neige flottante, et avec la protection et l'aide si visible de la Sainte Vierge qu'ils n'avaient cessé d'invoquer, ils firent un pont de glace, sur lequel ils passèrent la pierre de la nouvelle église. Les citoyens des Trois-Rivières accourus sur le boulevard qui domine le fleuve, contemplaient au loin, pleins de stupeur, cet étrange spectacle !

On pouvait voir plus de 100 voitures, allant et revenant sur ce pont, et traversant des blocs dont le poids dépassait *trois mille* livres. Entre temps, des chiens, accompagnant les voitures, vinrent à se quereller, et les témoins de cette scène les virent caler, à travers la neige, jusque dans le fleuve, immédiatement à côté du chemin balisé. On charroya ainsi durant huit jours, sans avoir à déplorer le moindre accident notable. Huit jours après la fête de Saint Joseph, le pont se désagrégea de lui-même : la pierre était transportée ! Toute la

paroisse témoin de ce prodige, appela ce Pont, le Pont des *chapelets* ! et tous, dans leur reconnaissance sincère, attribuèrent ce bienfait à la bonté de Marie, Reine du T. S. Rosaire !”

Le grand incendie et les deux petits Gardiens.

Le feu dévorait les forêts dans les paroisses du Nord.

La grande sécheresse du printemps dernier lui offrait un aliment facile et favorisait sa marche dévastatrice. C'était aux abords d'une voie ferrée. Le feu courait le long de la ligne : rien ne pouvait l'arrêter. Il y avait là un nouvel emplacement, seul, isolé dans la forêt maison, étable, d'un côté de la voie, et de l'autre, une grange d'environ cent pieds de long. Le feu était encore loin, mais il avançait irrésistiblement.

Un groupe d'honnêtes travailleurs, tous protestants veillaient là sur du bois de corde et d'autres bois de commerce, lorsque survint le propriétaire de la grange. Ce dernier est un fervent catholique. Un dialogue s'engage entre cet homme et les protestants — C'est un feu terrible, dit le catholique ; rien ne résiste à un feu de même : tout notre butin y passera surtout si le vent augmente, et pousse les flammes contre votre bois et ma grange.

— Nous avons des seaux ajoutèrent les protestants : avec de l'eau et du travail nous sauverons notre marchandise.

(A suivre)

Imprimatur

† L. F., Évêque des Trois-Rivières.